L’effet Backster

La science mesure les réactions sensibles des plantes à l'humain

Cet article est tiré du Nexus n° 35

Traduction : André Dufour



Les réactions sensibles des plantes à leur environnement mesuré

Une découverte que fit Cleve Backster en 1966 révèle que les cellules vivantes, même végétales, se révèlent bel et bien sensibles et se mettent en phase avec les événements, les émotions et les intentions humaines se produisant dans leur environnement.

On assiste à une réaction plus qu’embarrassée de la communauté scientifique occidentale et beaucoup plus intéressée en orient face aux implications de cette découverte sur les conceptions intellectuelles de la conscience, de la mémoire et de la communication.

Il arrive qu'on se souvienne du moment précis où quelque chose a provoqué un changement radical dans notre vie. Pour Cleve Backster, ce fut le 2 février 1966 lorsque le compteur de son détecteur de mensonges marqua 13 minutes 55 secondes. Expert mondial en la matière et inventeur du Backster Zone Comparison Test (un système universellement répandu chez les enquêteurs qui utilisent les détecteurs de mensonges), Backster avait menacé le bien-être du sujet dans le but de provoquer une réaction. L'électronique avait enregistré la réponse : le sujet était une plante.

Depuis lors, Cleve Backster a réalisé des centaines d'expériences montrant que non seulement les plantes vivantes, mais aussi les feuilles coupées ou écrasées, les œufs (fertilisés ou non), le yoghourt, les frottis du palais de la bouche, le sperme, etc. réagissent à nos émotions et intentions. Il découvrit que des

leucocytes buccaux (globules blancs provenant de la bouche d'une personne) placés dans une éprouvette répondent électro-chimiquement aux états émotionnels du donneur, même lorsque celui-ci se trouve dans une autre pièce, un autre bâtiment, voire, un autre pays.

Tout jeune déjà, je souhaitais rencontrer Cleve Backster après avoir pris connaissance de ses travaux. Il m'avait interpellé et point n'est exagéré de dire que ses observations du 2 février 1966 changèrent ma vie autant que la sienne. Il confirmait ce que l'enfant en moi avait pressenti et que même une licence en physique n'avait pas réussi à effacer de ma conscience : le monde vivant est bel et bien sensible.

Je me gardai cependant bien, lorsque je lui rendis visite, de laisser mon enthousiasme altérer mon scepticisme. Lorsqu'il plaça du yoghourt dans une éprouvette, mon esprit fut partagé entre le doute et l'excitation. Il fixa le tube, y introduisit deux électrodes stérilisées en or, mit en marche l'enregistreur graphique et nous commençâmes une conversation. Au moment où, prenant mon souffle, j'allais contredire mon interlocuteur, le marqueur s'agita de bas en haut et sembla faire un écart ; bien que je ne fusse pas sûr de ce que je voyais. Comment savoir, en pareilles circonstances, si ce que nous voyons est réel ou si le souhait d'y croire nous pousse induire cette réalité ?

Cleve sortit pour vaquer à d'autres tâches dans l'immeuble. Je m'efforçai de réveiller mon indignation en fixant ma pensée sur des abus, tels que les coupes à blanc forestières et les politiciens qui les ont rendues légales, ou les rapts d'enfants et ceux qui les commettent. Aucune réaction électrochimique dans le yoghourt : la ligne du graphique demeura plate. Soit les émotions provoquées volontairement ne fonctionnaient pas, soit tout cela était du bidon ; ou alors quelque chose n'allait vraiment pas. Peut-être n'étais-je d'aucun intérêt pour le yoghourt.

Perdant moi-même tout intérêt j'errais distraitement dans le laboratoire lorsque mes yeux tombèrent sur un calendrier. À y voir de plus près il s'avéra être une réclame pour une société d'assurance. En réalisant l'ubiquité de la publicité, une bouffée d'agacement me monta au front et aussitôt je pensai : "Tiens, que vient-il de se passer ? Une émotion spontanée !" Me précipitant vers l'enregistreur je vis que la ligne marquait un brusque écart correspondant exactement à l'instant où j'avais vu le calendrier ; ensuite elle redevenait plate et le restait. Je repris ma balade dans le labo lorsqu'une nouvelle découverte suscita une émotion. C'était un poster illustrant le génome humain. Je pensai au Projet de Diversification de Génome Humain, une vaste étude honnie par de nombreuses ethnies traditionnelles et leurs défenseurs à cause de ses implications génocides. Nouvelle montée de colère, nouveau mouvement précipité vers le graphique et nouveau constat que le marqueur venait de tracer une pointe avant que j'eusse le temps de le surveiller. Ainsi se manifestent les instants fugitifs de clairvoyance révolutionnaire.

Je pus m'entretenir avec Cleve Backster 31 ans et 22 jours après sa première observation ; c'était à San Diego, à l'autre bout du continent, loin du bureau de Times Square, à New York, où il avait travaillé et vécu.

Derrick Jensen (DJ) : Voulez-vous me raconter, encore que ce soit sans doute la pénultième fois, comment avez-vous fait la première observation de la réaction d'une plante ?

Cleve Backster (CB) : Je ne m'intéressais pas particulièrement aux plantes, mais dans mon labo de Manhattan, j'avais une cane de dragonnier [Ndlr :NDT : plante de la famille des liliacées] qui provenait de la liquidation d'une jardinerie au rez-de-chaussée de mon immeuble où une secrétaire attentionnée avait acheté à bas prix deux plantes pour les bureaux : un caoutchouc [Ndlr :ficus], et la cane de dragonnier sur laquelle je fis la première observation du 2 février 1966.

Ayant installé les plantes dans les toilettes, je leur fis subir une saturation d'arrosage afin de voir combien de temps il faudrait pour que l'eau les imbibe entièrement et en ressorte par les feuilles. C'est surtout le dragonnier qui m'intéressait à cause de la hauteur de sa tige et de la longueur de ses feuilles. J'imaginai un dispositif capable de mesurer la résistance électrique en bout de feuille : une adaptation du détecteur [Ndlr :de mensonges] à la réaction galvanique de l'épiderme, et je disposais à profusion de ce matériel car nous l'utilisions pour l'enseignement. Une baisse de résistance devait s'inscrire sur le graphique lorsque l'humidité parviendrait entre les électrodes.

C'est ainsi qu'est relatée l'histoire, mais je me demande s'il n'y avait pas une motivation plus profonde. N'étais-je pas poussé à faire cela par "quelqu'un" à un autre niveau de conscience ?
En tout état de cause, la curiosité concernant l'arrosage s'avéra une motivation suffisante.

Alors je vis sur le graphique quelque chose qui ressemblait à une réaction humaine. Le profil tracé par le marqueur n'était pas ce que l'on aurait pu attendre d'une feuille saturée d'eau, mais plutôt d'une personne soumise à un détecteur de mensonge. Cet appareil fonctionne sur le principe de détection d'une réaction physiologique prévisible lorsque le sujet se sent menacé. Dans le cas d'une enquête sur un meurtre, vous pourriez demander au suspect : "est-ce vous qui avez tiré le coup de feu qui fut fatal à la victime ?" Si la vraie réponse est "oui", la crainte d'être surpris à mentir par dénégation sera captée par les électrodes posées sur la peau.

Je me demandai donc comment je pourrais menacer le bien-être d'une plante. Je commençai par tremper une des feuilles voisines dans une tasse de café chaud. La réponse de la plante, si tant est qu'on puisse la définir ainsi, fut ce que j'identifiai plus tard comme de l'ennui : un graphique descendant. Mais 13 minutes et 55 secondes après le début de l'enregistrement l'idée me vint de brûler cette feuille, acte que je visualisai. Pas un mot, pas un geste, pas un contact avec l'appareillage, la seule chose qui eut pu stimuler la plante était mon image mentale. Et cependant elle devint comme folle ; le marqueur franchit carrément le bord supérieur du papier.

J'allai chercher des allumettes chez ma secrétaire dans le bureau voisin et, en allumant une, j'esquissai quelques gestes vers une des feuilles. Mais je compris qu'ayant déjà obtenu un tel paroxysme de réaction il ne fallait rien attendre de plus. Essayant donc autre chose, j'éloignai la menace en replaçant les allumettes sur le bureau de ma secrétaire. La plante se calma aussitôt.

Je compris à l'instant qu'il se passait quelque chose d'important ; il n'y avait pas d'autre explication. Il n'y avait plus personne dans l'immeuble, ni dans le laboratoire, et je n'avais rien produit qui soit assimilable à une action mécanique. En une fraction de seconde, la conscience que j'avais du monde fut modifiée. L'ensemble de mon processus de pensée ainsi que mon système de valeurs, furent désormais orientés vers cette recherche.

Expériences d'harmonisation

CB : Suite à cette première observation, je demandai à des scientifiques de diverses disciplines s'ils pouvaient me proposer une explication sur ce qui s'était produit. Cela leur était totalement étranger. J'imaginai alors une expérience plus approfondie pour sonder ce que je sentais devoir appeler la "perception basique".

DJ : Perception basique ?

CB : Je ne pouvais qualifier ce que je découvrais de perception extrasensorielle, puisque de toute façon les plantes ne possèdent pas la plupart des cinq premiers sens. Dans le cas d'une plante, cette perception semble donc se situer à un niveau beaucoup plus primaire, ou basique ; d'où le nom. L'expérience que je mis au point consistait à faire tomber, automatiquement et à intervalles aléatoires, des crevettes dans de l'eau bouillante, tout en enregistrant la réaction de plantes posées à l'autre bout du laboratoire.

DJ : Comment pouviez-vous savoir si les plantes réagissaient à la mort des crevettes plutôt qu'à votre propre émotion ?

CB : Il est en effet très difficile de supprimer toute interconnexion entre l'expérimentateur et les sujets de l'expérience. La plus brève relation avec les plantes, quelques heures auparavant, suffit à établir un accord. Alors même si vous automatisez l'expérience et quittez le labo, et même si vous installez un rupteur sur minuterie aléatoire garantissant que vous ne pouvez savoir à quel moment débute l'expérience, les plantes n'en resteront pas moins en harmonie avec vous, où que vous soyez.

Au début, mon partenaire et moi allions dans un bar un pâté de maison plus loin. Après quelque temps nous commençâmes à soupçonner que les plantes ne réagissaient pas du tout à la mort des crevettes, mais plutôt aux fluctuations émotionnelles de notre conversation.

Nous trouvâmes un moyen de contourner cette difficulté. Nous chargeâmes une tierce personne d'acheter les plantes et de les entreposer dans une partie du bâtiment que nous ne fréquentions pas. Le jour de l'expérience nous allâmes chercher les plantes, les préparâmes pour l'expérience et quittâmes aussitôt les lieux. Les plantes se trouvaient donc dans un environnement inconnu, subissaient la pression des électrodes ainsi qu'un léger flux d'électricité traversant les feuilles et étaient ensuite abandonnées. N'étant accordées à aucun d'entre nous, elles se mirent à "sonder les alentours" à la recherche de ce qui pouvait les familiariser avec leur environnement. Et ce ne fut qu'à ce moment qu'un événement aussi subtil que la mort d'une crevette put atteindre leur perception.

DJ : N'est-ce qu'avec les humains que les plantes, au fil du temps, se mettent en phase ou bien s'accordent-elles aussi avec d'autres éléments de leur environnement ?

CB : Je vous donne un exemple. Il m'arrive de raccorder une plante [Ndlr :au détecteur] et puis de vaquer à mes occupations et de surveiller ce qui la fait réagir. Un jour, à New York, je faisais du café. L'appareil dont nous disposions au labo était un percolateur dans lequel il fallait verser manuellement l'eau chaude et la laisser passer goutte à goutte. Habituellement, nous ne vidions pas le restant d'eau de la bouilloire, nous en rajoutions simplement pour la prochaine fois. Mais ce jour-là, j'eus besoin de la bouilloire pour autre chose et je vidai le reste d'eau bouillante dans l'évier. La plante sous surveillance réagit violemment. Or, si vous ne versez aucun produit chimique, ni de l'eau bouillante, dans un évier pendant un certain temps, toute une petite jungle se met à proliférer dans le siphon. Vu au microscope, c'est presque aussi effrayant que la scène du bar dans Star Wars. Et bien, la plante était simplement en train de réagir à la mort de ces microbes.

Je fus sidéré de constater que des capacités de perception existent jusqu'à l'échelle des bactéries. Par exemple, un échantillon de yoghourt sera sensible à ce qu'un autre soit alimenté ; comme s'il se disait : "En voilà un qui reçoit à manger… et moi ?" Cela se produit de façon assez répétitive.

Ou encore si, de deux échantillons de yoghourt, vous en placez un sous détecteur et que vous déposez un antibiotique dans l'autre, le premier manifestera une énorme réaction à la perception de la mort de

l'autre ; et cela même s'il s'agit de bactéries de types différents. Le premier chat siamois que je possédais n'acceptait de manger que du poulet. La femme de mon partenaire en cuisait un et l'envoyait au labo. Je le conservais au réfrigérateur et en prélevais chaque jour des morceaux pour le chat. Avant que tout ne soit consommé, la carcasse prenait un certain âge et des bactéries commençaient à s'y développer. Un jour que j'avais du yoghourt sous surveillance, je commençai à prélever un morceau de poulet et le yoghourt réagit. Je plaçai alors la viande sous une lampe chauffante pour l'amener à température ambiante…

DJ : De toute évidence vous chouchoutez votre chat…

CB : Je ne donne pas de la nourriture glacée à mon chat ! Quoi qu'il en soit, la chaleur sur les bactéries provoqua une grande réaction dans le yoghourt.

DJ : Qu'est-ce qui vous dit que ce n'était pas l'effet de votre influence ?

CB : À l'époque, j'avais installé des boutons poussoirs un peu partout dans le laboratoire, de sorte que chaque fois que j'exécutais une action, j'envoyais à distance un signal sur le graphique de l'enregistreur. Cela me permettait, après-coup, de confronter la réaction du yoghourt, qui était loin de moi, à tout ce qui se passait dans le labo. Là encore, lorsque je retournai le morceau de poulet, le yoghourt réagit violemment.

DJ : Et encore, lorsque le chat commença à ingérer le poulet ?

CB : Curieusement, les bactéries semblent posséder un mécanisme de défense qui fait qu'en présence d'un danger imminent elles entrent dans une sorte d'état de choc, comme si elles s'évanouissaient. De nombreuses plantes font cela aussi ; si vous les chahutez suffisamment elles deviennent insensibles, cela donne un graphique plat. On dirait que c'est ce qu'ont fait les bactéries, car à peine étaient-elles en contact avec le système digestif du chat que le signal s'est arrêté : graphique plat dès cet instant.

DJ : Le Dr Livingston, célèbre pour : "Dr Livingston, I presume ?", [Ndlr :NDT : Manifestation d'humour flegmatique de la part de l'explorateur Stanley lorsque, envoyé par Léopold II, roi des Belges, il retrouva en pleine Afrique équatoriale, le Dr Livingston que l'on croyait disparu et le salua par cette phrase : "le Dr Livingston, je présume ?"], avait été lacéré par un lion. Il raconta plus tard qu'au moment de l'attaque il n'avait perçu aucune douleur mais avait sombré dans un état second et se serait sans peine offert à l'animal.

CB : Un jour, dans un avion, j'avais un petit capteur de signaux galvaniques sur batterie et des électrodes que je pouvais brancher n'importe où. J'étais assis au centre et, comme les garçons commençaient à servir le déjeuner, je m'adressai au type coincé près de la fenêtre : "Voulez-vous voir quelque chose d'intéressant ?" Je plaçai un morceau de salade entre les électrodes et lorsque les gens commencèrent à manger il y eut des réactions ; celles-ci cessaient au moment où les feuilles entraient en état de choc. Je lui dis : "Voyez ce qui va se passer quand ils viendront ramasser les plateaux" ; le moment venu, en effet la salade redevint active. Ce qui est remarquable, c'est que la salade entrait en état d'auto-protection pour ne pas souffrir, mais que sa réactivité reprenait lorsque le danger s'éloignait. Je pense que cette interruption d'énergie électrique au niveau cellulaire a un rapport avec l'état de choc qui saisit les personnes subissant un traumatisme violent.

DJ : Des plantes, des bactéries, des feuilles de salade…

CB : Et des œufs. À New York, j'ai eu un moment un doberman nain à qui je donnais un œuf tous les jours. Un jour j'avais placé une plante sous un détecteur destiné à mesurer les réponses galvaniques de la peau. Au lieu de débobiner des mètres de papier à graphique, assez coûteux, je pouvais suivre les réactions sur un compteur. À cette occasion, je donnais à manger au chien et, au moment de casser l'œuf, l'aiguille du compteur s'affola. Je pensai : "Quel est le rapport entre un œuf qu'on casse et l'affolement d'une plante qui se trouve dans le local voisin ?"

Ce fut le début de centaines d'heures d'observation sur les œufs. Fertilisés ou non, peu importe, ce sont des cellules vivantes et les plantes perçoivent une rupture de continuité. Les œufs possèdent le même mécanisme de défense : si vous les menacez, la réponse sera plate ; ensuite si vous attendez une vingtaine de minutes, ils recommencent à réagir.

Résultats avec des cellules humaines

CB : Après avoir travaillé avec les plantes, les bactéries et les œufs, je me demandai comment réagiraient les animaux. Évidemment ce n'est pas commode de maintenir tranquille un chat ou un chien assez longtemps pour faire des mesures valables. Alors j'utilisai les sécrétions du palais de la bouche d'une personne, mais cela ne m'offrait que des lectures à bref délai, insuffisantes pour en tirer des conclusions. Me vint alors l'idée d'utiliser du sperme, cellule humaine idéale, capable de rester longtemps en vie hors du corps et facile à obtenir.

En l'occurrence, le sperme du donneur fut placé dans une éprouvette équipée d'électrodes et le donneur se retira dans un local éloigné. Ensuite le donneur inhala du nitrite amylique - ce que les jeunes appellent du popper - dont l'usage conventionnel est censé dilater les vaisseaux et empêcher une attaque d'apoplexie. Rien que d'écraser le nitrite amylique produisit une réaction dans le sperme, mais lorsque le donneur inhala ce fut l'affolement.

Voilà donc que j'observais les réponses d'un organisme humain monocellulaire aux sensations de son donneur ne se trouvant même plus dans la pièce. Je ne pouvais toutefois poursuivre cette recherche ; c'eut été scientifiquement correct mais politiquement stupide. Les sceptiques acharnés se seraient moqués de moi en me demandant où se situait la chambre de masturbation, et ainsi de suite.

Je rencontrai ensuite à Houston un chercheur de la Texas University School of Dentistry qui avait trouvé un moyen de prélever des globules blancs de la bouche d'un donneur. Belle trouvaille, cette méthode était politiquement acceptable, facile à appliquer et ne nécessitant pas de prescription médicale, comme l'eut été un prélèvement sanguin.

Cet obstacle franchi, je mis au point un enregistrement vidéo à écran partagé où le graphique apparaissait au bas d'un moniteur montrant les activités du donneur. Nous pouvions ainsi observer les réactions d'une personne se situant dix pâtés de maisons plus loin ou même à plus de 30 km.

DJ : Comment s'effectuait l'observation à distance ?

CB : Après avoir prélevé les globules blancs, nous renvoyions les gens chez eux pour qu'ils regardent la télévision. En accord avec eux, nous choisissions un programme susceptible de provoquer des réactions émotionnelles, par exemple un documentaire sur Pearl Harbour ou des attaques d'avions ennemis dans l'ouest du Pacifique, et j'enregistrais simultanément le film et les réactions des cellules du donneur. Nous

pûmes constater que les cellules isolées du corps réagissaient aux émotions de leur propriétaire situé à des kilomètres.

La plus grande distance à laquelle nous pûmes faire un test était d'environ 480 km. Brian O'Leary, auteur de Exploring Inner and Outer Space nous avait donné des globules blancs à San Diego, puis avait pris l'avion pour Pheonix. En cours de route, il avait noté l'heure exacte de chaque incident qui l'avait agacé. La corrélation s'avéra exacte malgré la distance.

DJ : Mais alors cela implique…

CB : Oui, c'est stupéfiant. Nous observons la quasi-synchronisation de deux types différents de bactéries : des plantes qui réagissent à nos intentions ou à la mort d'autres créatures.

L'ensemble de mon travail, remplissant des classeurs entiers de données anecdotiques de haute qualité, montre de manière constante que ces créatures, les plantes, les bactéries, etc., sont toutes remarquablement synchronisées les unes aux autres.

Pourtant, au niveau de la conscience humaine cette propriété disparaît. Après une conférence que je donnai à l'Université de Yale, des étudiants en licence firent une expérience dans laquelle ils placèrent des électrodes sur une plante tandis qu'ils taquinaient une araignée qu'ils coiffèrent de la main alors qu'elle tentait de s'enfuir. Retirant ensuite la main, ils observèrent une réaction chez la plante un bref instant avant que l'araignée ne prenne la fuite, apparemment au moment où l'animal prenait sa décision. Voilà le genre d'observation particulièrement intéressante que j'eus souvent l'occasion de faire.

Les cellules humaines aussi possèdent cette faculté de perception basique ; mais il semble qu'elle se perde, que cela n'émerge pas au niveau conscient. À se demander si nous l'avons perdue ou si nous l'avons jamais eue.

J'en viens à conclure que lorsqu'une personne a suffisamment évolué spirituellement pour maîtriser ses autres perceptions elle peut aussi accéder à la perception basique. À défaut de cela, mieux vaut rester à l'abri des dommages que causerait le mauvais usage des informations subtiles reçues.

Nos prouesses intellectuelles nous portent à croire que nous sommes la forme de vie la plus évoluée sur Terre. Mais jugeons-nous les choses avec les bonnes références ? D'autres sont peut-être spirituellement plus avancées que nous. Il est aussi possible que nous approchions d'un temps où nous pourrons sans dommages développer nos perceptions ; un nombre croissant de personnes œuvre ouvertement dans ces domaines de recherche jusqu'ici marginalisés.

Avez-vous, par exemple, entendu parler des travaux de Rupert Sheldrake avec des chiens ? Il place des caméras avec minuterie à la fois sur le chien et sur le maître à son lieu de travail. Il a découvert qu'à l'instant où le maître quitte son travail, même si ce n'est pas tous les jours à heure fixe, au domicile le chien se dirige vers la porte.

Réactions du monde scientifique dominant

DJ : Quel accueil la communauté scientifique fait-elle à vos travaux ?

CB : À l’exception de scientifiques marginaux, comme Rupert Sheldrake, je rencontrai d'abord la dérision, ensuite l'hostilité et à présent surtout le silence.

Ils commencèrent par baptiser la perception basique “Effet Backster", espérant sans doute ridiculiser mes observations en leur donnant le nom de ce fou qui prétend voir des choses que ne perçoit pas l'establishment scientifique. Le nom est resté et, comme on ne peut plus nier la réalité de la perception basique, la connotation méprisante s'est éteinte.

Alors que des scientifiques se moquaient de mon travail, la presse populaire, en revanche, s'y intéressait beaucoup ; il y eut de nombreux articles et des extraits de livres, tel que The Secret Life of Plants. Je n'ai jamais cherché à être publié et n'en ai jamais profité ; les gens sont venus vers moi en quête d'informations.

Cependant, le monde de la botanique commençait à s'agiter. Ils voulaient en avoir le cœur net de cette "histoire de plantes" et projetèrent de liquider la question à l'occasion de la réunion de l’American Association for the Advancement of Science qui se tenait à New York City en 1975.

Un botaniste de renom, de l'Université de Yale, Arthur Galston, rassembla une brochette de scientifiques afin, je pense, de discréditer mon travail. C'est bien là un réflexe typique de l'establishment lorsqu'il s'agit de théories controversées : on "compare les notes". À Chicago, l'année précédente, ils s'étaient attaqués à Immanuel Velikovsky à propos de son livre "Mondes en Collision". Je savais déjà qu'on ne rentre pas dans ces conflits pour gagner, mais pour survivre ; et cela, j'en étais capable.

Ils en sont arrivés à ne plus pouvoir contrer ma recherche, alors leur stratégie est simplement de m'ignorer en espérant que j'abandonne, mais bien sûr, ça ne marche pas non plus.

DJ : Quelle est leur principale critique ?

CB : Le gros problème, et c'en est un pour toute recherche sur la conscience, c'est la reproductibilité. Les événements que j'ai observés sont spontanés ; vouloir les planifier c'est déjà les falsifier. Cela se résume à très peu de chose : la reproductibilité et la spontanéité ne font pas bon ménage, et tant que les membres de la communauté scientifique s'accrochent à cet aspect de la méthode, la recherche sur la conscience ne progressera pas. Je suis sûr de cela et c'est exactement ce qui l'a freinée pendant des années.

Si l'on revient à mon observation initiale de 1966, il n'y a pas que la spontanéité qui compte, mais l'intention. On ne peut faire semblant, cela ne marche pas. Si vous déclarez vouloir brûler une feuille à une plante mais que vous n'en avez pas vraiment l'intention, rien ne se passe. Vous ne pouvez donc faire semblant de nuire à une plante, ni par conséquent envisager de répéter l'expérience.

Cette incompatibilité est bien connue des jeunes. De tous les coins du pays on me pose des questions sur ce qu'il faut faire pour qu'une plante réagisse. Je réponds toujours : "Ne faites rien. Vaquez à vos occupations, prenez des notes qui vous permettront plus tard de situer dans le temps certaines de vos actions et ensuite transférez cela sur l'enregistrement de la plante. Mais ne planifiez rien, sinon l'expérience sera loupée". Ceux qui suivent ce conseil font pour leur compte l'équivalent de ma découverte initiale et cela leur vaut des prix dans les concours de foires. Mais alors ils atterrissent en faculté pour s'entendre dire que ce qu'ils ont trouvé est sans importance.

Quelques scientifiques ont tenté de refaire mon expérience avec les crevettes dans le bouillon mais la

méthodologie a toujours été inadéquate. Sachant qu'ils devaient automatiser l'expérience, ils se sont contentés de suivre les événements depuis la pièce voisine avec une télévision en circuit fermé.

Évidemment, ils ne détachaient pas leur conscience de l'expérience ; c'est tellement facile d'échouer ! Et puis, soyons francs : certains des scientifiques qui l'ont tentée ont été soulagés qu'elle rate, parce que s'ils l'avaient réussie ils auraient été en conflit avec la connaissance établie.

En fin de compte, j'ai cessé de lutter contre les scientifiques sur cette question, car je savais que même quand les expériences échouent, les expérimentateurs découvrent des choses qui modifient leur conscience. Ils ne sont donc plus jamais les mêmes.

Il y a des gens qui viennent me dire aujourd'hui ce qu'ils ne m'auraient pas dit il y a 20 ans : "Je vous avoue sans ambages aujourd'hui que, grâce à ce que vous faisiez dans les années '70, vous avez changé ma vie." Ce sont des scientifiques qui, à l'époque, ne pouvaient pas se permettre de donner des coups de pied dans la fourmilière, de crainte de n'être plus crédibles et de se voir refuser les subventions.

Biosignalisation au niveau quantique

DJ : Insister sur la reproductibilité semble contraire à la vie, car la vie n'est pas répétitive. Ce point est particulièrement important car, comme l'a dit Françis Bacon, la répétition est inexorablement liée au contrôle, et le contrôle est le mécanisme de base de la science occidentale. Et même bien au-delà de la science, le contrôle est à la base de la culture occidentale. Abandonner la prédictibilité signifierait, pour les scientifiques, abandonner le contrôle, ce qui implique d'abandonner la culture occidentale, ce qui n'arrivera que lorsque la civilisation s'effondrera sous le poids de ses abus écologiques.

Il nous reste donc plusieurs options. Nous pouvons penser que vous mentez, ainsi que tous ceux qui ont fait les mêmes expériences. Nous pouvons croire que vous dites la vérité et que la notion même de reproductibilité - et par conséquent toute l'orientation de la méthode expérimentale - doit être revue ainsi que les notions de conscience, de communication, de perception, etc. Ou bien nous pouvons estimer que vous vous êtes trompé. Pourriez-vous avoir oublié une explication strictement cartésienne, baconienne, mécaniste à vos observations ? J'ai lu quelque part qu'un scientifique avait suggéré qu'il y avait eu un fil déconnecté dans votre détecteur de mensonges.

CB : En 31 années, j'ai repéré tous les mauvais contacts. Non, je ne vois pas d'explication mécaniste. Certains parapsychologues pensent que j'ai maîtrisé l'art de la psychokinèse et que j'arrive à mouvoir le marqueur mentalement. En soi, ce serait déjà une jolie performance, mais cela ne tient pas compte du fait que j'ai automatisé et rendu aléatoires bon nombre d'expériences ; au point de ne plus savoir moi-même ce qui se passe avant d'avoir étudié les graphiques et les vidéos.

Les explications conventionnelles sont à bout de souffle. On a essayé celle de l'électricité statique ; il y a même eu un article dans Harper's. Si vous glissez à travers la pièce et touchez la plante, il y a une réaction ; mais j'évite évidemment de toucher la plante pendant les périodes d'observation. Et puis de toute façon cette réaction serait d'un tout autre ordre.

DJ : Mais quelle est la nature du signal capté par la plante ?

CB : Je ne sais pas. Quelle que soit sa nature, je ne pense pas que le signal faiblisse avec la distance, ce

qui serait analogue à un phénomène électromagnétique. Il m'est arrivé de connecter une plante puis de partir me balader avec en poche une sonnerie à déclenchement aléatoire. Dès qu'elle retentissait, je rentrais chez moi. La plante répondait toujours à l'instant où je faisais demi-tour, à n'importe quelle distance. Et le signal de Phoenix était tout aussi net que si Brian O'Leary avait été dans la pièce voisine. J'affirme sans hésiter que la distance ne dénature pas le signal. Nous avons aussi tenté d'isoler le signal par des cages en plomb et d'autres matériaux, sans succès. Cela me conduit à penser que le signal ne se déplace pas vraiment, mais se manifeste simplement en différents endroits. Cela se rapporte à ce que je pense au sujet du temps de transmission. Je crois que le signal existe hors du temps. Il n'y a aucun moyen de vérifier ceci sur des distances terrestres parce que si le signal était électromagnétique il voyagerait à la vitesse de la lumière ; les retards biologiques consommeraient plus que la fraction de seconde qu'il faut au signal pour se déplacer. La seule façon de faire ce test serait dans l'espace.

Les scientifiques quantiques me confortent dans l'opinion que le signal est indépendant de l'espace et du temps. Il y a le théorème de Bell qui énonce que lorsqu'un atome très lointain change de spin, un autre atome proche change aussi, simultanément.

Tout cela nous mène évidemment sur le plan métaphysique et spirituel. Considérez la prière et la méditation. Si Dieu se trouvait de l'autre côté de la galaxie et que votre prière voyage à la vitesse de la lumière, vos os seraient depuis longtemps fossilisés avant que vous ne receviez une réponse. Mais si Dieu, quelle que soit la définition que vous en donnez, se trouve partout, votre prière n'a pas besoin de voyager.

DJ : Pardonnez-moi d'être terre à terre, soyons concrets. Vous formez l'image de brûler la plante…

CB : L'image, oui, pas les mots.

DJ : Et la distance ne compte pas ; que se passe-t-il exactement, comment la plante réagit-elle ?

CB : Je ne prétends pas le savoir. En vérité, si je suis resté actif avec succès dans ce domaine, sans avoir été mis hors d'action, je pense que je le dois précisément à cela : n'avoir jamais prétendu savoir. Autrement dit, si je propose une explication et qu'elle s'avère fausse, peu importe la somme de données et le nombre de bonnes observations que je puisse présenter, la communauté scientifique conventionnelle utilisera la mauvaise explication pour rejeter tout mon travail. C'est pourquoi j'ai toujours dit que je ne savais pas comment ces choses se produisent. Je suis un expérimentateur, pas un théoricien.

La conscience redéfinie

DJ : Je n'y vois pas encore clair. C'est quoi, la conscience ? Si les plantes peuvent percevoir l'intention, il me semble qu'il faille redéfinir la conscience.

CB : Vous voulez dire que cela mettrait en question le prétendu monopole des humains sur la conscience ?

DJ : Ou de certains animaux, dits, supérieurs. Selon les critères occidentaux, les plantes ne peuvent avoir de conscience puisqu'elles n'ont pas de cerveau.

CB : J'ai un bouquin rien que sur la conscience des atomes. Je pense que notre science met trop l'accent

sur le rôle du cerveau dans la conscience. Celle-ci pourrait exister à un niveau totalement différent, au niveau éthérique par exemple. Il existe d'excellentes recherches sur la vision à distance ; telle que celle qui permet de décrire les conditions qui règnent dans un lieu lointain. Et des recherches valables ont été faites aussi sur la survie après la mort du corps. Tout cela indique que la conscience n'est pas nécessairement associée à la matière grise ; voilà bien encore un carcan dont nous devons nous défaire. Le cerveau a un rapport avec la mémoire, mais rien ne prouve que c'est là que la mémoire réside.

DJ : Les athlètes connaissent bien la notion de mémoire cellulaire, ou corporelle ; l'entraînement consiste à se construire des mémoires dans les muscles.

CB : Et le cerveau n'aurait peut-être rien à y voir.

DJ : Au collège, je faisais du saut en hauteur et je savais bien que si j'étais trop conscient, je ne passais pas la barre, il fallait faire taire le mental. Au basket-ball c'est pareil : lorsque le jeu est sur la ligne, il ne faut surtout pas réfléchir, il faut laisser faire les muscles.

CB : Lorsque je quittai la marine, vers 1945, j'inaugurai ce qui fut le plus grand gymnase d'haltérophilie de la côte ouest. Nous savions tous qu'une bonne part du travail consistait à se concentrer sur les cellules musculaires, il y avait une communication cellulaire avec les muscles, on leur demandait ce qu'ils voulaient, on leur disait ce que nous voulions, on leur demandait de grandir.

DJ : Je pense à des articles que j'ai lus sur les séquelles de traumatismes émotionnels : enfants maltraités, viols, guerres. On a bien montré que les traumatismes imprègnent diverses parties du corps. La victime d'un viol peut, par la suite, ressentir une brûlure vaginale ; quelqu'un qui a subi des sévices la nuit peut avoir du mal à s'endormir ; tout cela subsiste au plan physiologique.

CB : Si je me cogne, j'explique ce qui s'est passé aux tissus corporels concernés. J'ignore si cela sert à quelque chose, mais cela ne peut faire de tort.

DJ : Cherchons plus loin. Avez-vous fait des recherches sur ce que normalement on appelle des matériaux inanimés ?

CB : J'ai déchiqueté des choses et les ai suspendues dans de l'agar-agar [Ndlr :NDT : milieu de culture en bactériologie]. J'ai obtenu des signaux électriques mais ils n'ont pas nécessairement un rapport avec quelque chose qui se passe dans l'environnement. Le tracé des électrodes est trop grossier pour permettre une lecture. Mais je subodore que la conscience a une portée infiniment plus grande.

En 1987 j'ai participé, à l'Université du Missouri, à un programme qui incluait une conférence par le Dr Sidney Fox qui était en relation avec l'Institut pour l'Evolution Moléculaire et Cellulaire de l'Université de Miami. Le Dr Fox avait enregistré des signaux électriques émanant de matériaux analogues à des protéines manifestant des propriétés remarquablement similaires à celles des cellules vivantes. La simplicité du matériau sous observation et ses capacités d'auto-organisation m'inclinèrent à penser que les formes de vie les plus anciennes sur cette planète devaient être douées d'une aptitude à la biocommunication. Si tel est le cas, avec qui ou quoi ce matériau était-il en communication ?

Évidemment cela s'accorde parfaitement avec l'hypothèse "Gaia"; concept selon lequel la Terre est un grand organisme vivant comportant ses propres correctifs. Au chapitre des sévices que les humains lui infligent, c'est la planète qui aura le dernier mot. Elle acceptera les violences jusqu'à un certain point, après quoi elle poussera quelques borborygmes et grognements et une bonne partie de la population

pourrait bien disparaître. Je m'attends très fort à ce que Dame Nature soit capable de gérer les sévices à sa manière. Il ne me semble pas outrancier d'attribuer sa stratégie de défense à une forme d'intelligence planétaire. La planète réglera peut-être la question de façon un peu plus dure que ce que nous souhaiterions ; il vaudrait mieux que nous nous occupions des problèmes, mais…

Réactions des scientifiques russes et orientaux

DJ : Quel accueil vos recherches reçoivent-elles dans d'autres parties du monde ?

CB : Les Russes s'y sont toujours beaucoup intéressés. En 1973, à l'occasion de la première rencontre de l'Association Internationale de Psychotronique qui se tenait à Prague, on m'a demandé de présider l'atelier sur la communication homme-plante-animal. Il y avait plusieurs scientifiques russes d'obédience officielle dont certains affirmaient être venus de Moscou pour m'entendre et me questionner sur certains détails. Je les ai trouvés très ouverts et bien informés, contrairement à ceux qu'on rencontre ici et qui prennent peur dés qu'on aborde ces questions. À plus d'un titre, les Russes sont bien plus familiers des concepts spirituels que la plupart des scientifiques occidentaux et j'attribue cela au conditionnement dans lequel la religion institutionnelle nous a enfermés.

Je ne crois pas aux bienfaits de la religion ; elle prétend nous éclairer sur nos origines, notre raison d'être et notre destinée et elle a failli sur tous ces plans. À mon sens, cela nous a conduits à un état où, pour ne prendre que l'exemple des soins médicaux, un grand nombre de malades sont fatigués de vivre tout en ayant peur de mourir. C'est pourquoi on dépense des milliards de dollars à les conserver dans des sortes de limbes. Ils n'y sont certainement pas heureux mais ils sont si peu préparés à la mort, si peu informés sur ce passage, qu'ils ne savent vers quoi se tourner.

DJ : Comment avez-vous été reçu en Inde et au lointain orient ?

CB : Chaque fois que je rencontre des scientifiques indiens, bouddhistes ou hindouistes, et que j'explique ce que je fais, loin de chercher à me contredire, ils demandent : "Qu'est-ce qui vous a retenu si longtemps ?" Mon travail s'accorde très bien avec bon nombre de concepts propres à l'Hindouisme et au Bouddhisme.

DJ : De quoi avons-nous peur, en Occident ?

CB : La question serait plutôt : "Pourquoi les scientifiques occidentaux ne cherchent-ils pas davantage dans ce domaine ?" Je crois que la réponse est que, si ce que j'observe est exact, de nombreuses théories sur lesquelles nous avons fondé notre existence devront être remises en question. J'ai entendu des biologistes dire : "Si Backster a raison, nous sommes en difficulté". Il faut, pour faire face à cela, de la personnalité et pas mal de caractère.

Je pense que la vraie question qu'il faudrait poser à la communauté scientifique occidentale est celle que me posèrent les bouddhistes et les hindouistes : "Qu'est-ce qui vous a retenu si longtemps ?" Notre communauté est dans une impasse, parce que pour conserver notre mode actuel de pensée scientifique nous sommes contraints de négliger une somme importante d'information, et il nous en arrive sans cesse davantage. Je pense qu'il y aura un revirement dans un proche avenir. Les vrais chercheurs butent constamment sur le phénomène de la biocommunication. Étant donné le perfectionnement des instruments modernes, il semble impossible d'ignorer l'harmonisation fondamentale qui se manifeste

tout autour de nous et on ne pourra plus prétendre très longtemps que c'est une affaire de "fils déconnectés".

DJ : Si demain vos travaux étaient généralement acceptés et qu'il en soit tenu compte, non seulement au niveau de l'expérience individuelle mais par la communauté scientifique, qu'est-ce que cela impliquerait ?

CB : Cela impliquerait une réévaluation radicale de notre place dans le monde et je crois que cela commence déjà. Il y a des pays où des compagnies d'assurance couvrent les médecines alternatives. Et c'est déjà un grand pas que les conférences de Deepak Chopra, qui aborde précisément ces sujets, soient écoutées un peu partout. Cette prise de conscience est en route et même si elle est encore limitée, elle ne fera que se développer. J'ai 73 ans, mais j'ai confiance de voir cette révolution de mon vivant.

En décembre de l'année dernière, j'ai assisté à une rencontre au Sri Lanka ; il y avait des gens de l'Inde, du Pakistan, de Taiwan et autant de Chine Populaire et tout ce monde s'entendait parfaitement et parlait le même langage concernant les médecines parallèles. Il y avait très peu de scientifiques américains, ce qui est à la fois regrettable et sans surprise. Nous, aux E.U., sommes des arriérés, mais plus pour longtemps, nous ne pourrons plus longtemps nier ce qui, de toute évidence, EST.

L'interviewer

Derrick Jensen est auteur de A Language Older Than Words, The Culture of Make Believe, et de nombreux autres ouvrages y compris, tout récemment, Welcome to the Machine : Science, Surveillance and the Culture of Control. Parmi d'autres, il écrit pour le New York Times Magazine, Audubon, Sun Magazine et The Ecologist. Vous en apprendrez davantage sur lui et son travail sur http://www.derrickjensen.org.

L'interview de Derrick Jensen fut initialement publiée dans Sun Magazine de juillet 1997 sous : "The Plants Respond : An Interview with Cleve Backster".

A propos de l'interviewé

Cleve Backster fonda la Backster Research Foundation Inc. en 1965 pour développer son travail sur les polygraphes [Ndlr :détecteurs de mensonges] qui commencèrent vers la fin des années 40.

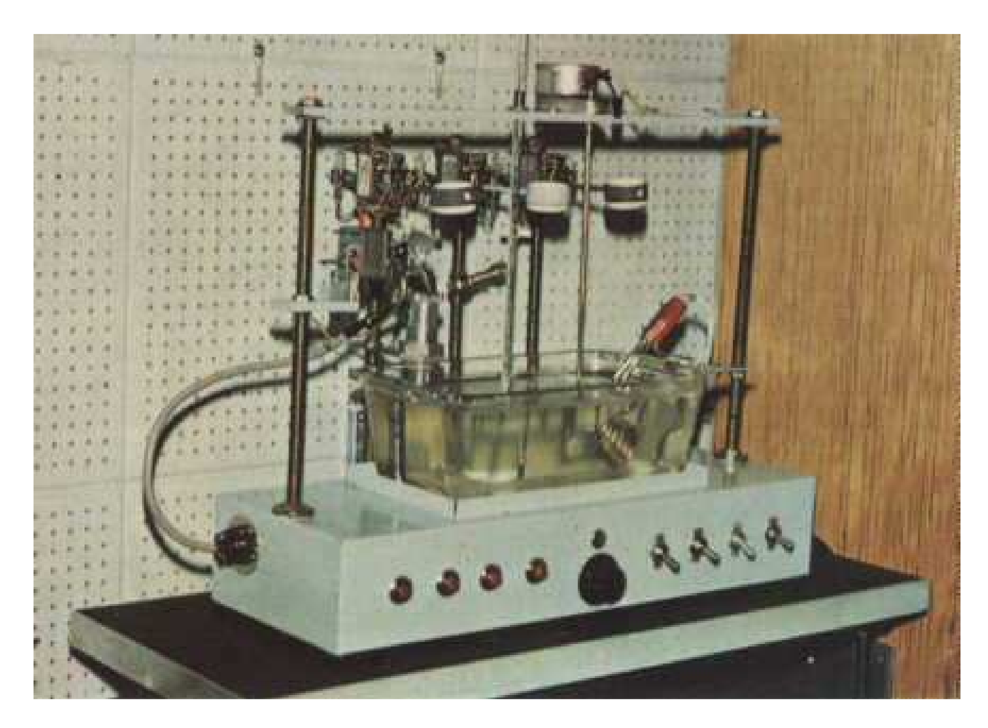
Depuis 1966 il poursuit aussi une large recherche sur la biocommunication. Son travail est exposé dans le livre à succès The Secret Life of Plants par Peter Tompkins et Christopher Bird (Harper & Row, 1 973), et The Secret Life of Your Cells, par Robert Stone (Whitford Press, 1 989). Son unique livre : Primary Perception : Biocommunication with Plants, Living Foods, and Human Cells (White Rose Millennium Press, 2 003), compte rendu dans ce numéro.

M. Backster enseigne à la Backster School of Lie Detection et donne, de par le monde, des conférences sur la biocommunication. Il est membre du corps enseignant du California Institute for Human Science ainsi que du comité de conseil du Institute of HeartMath à Boulder Creek, Colorado.

Il peut être contacté au Backster Research Foundation Inc., 861 Sixth Avenue, Suite #403, San Diego, CA 92 101, USA



Cleve Backster



Appareils enregistreurs imaginés par Cleve Backster pour prouver que ses plantes pouvaient réagir à la mort de cellules vivantes.